

Sur le même sujet, MM. E. Burnouf et Leupol, dans la préface de leur remarquable méthode sanscrite, se sont exprimés ainsi :

« On remarquera, dans notre grammaire, le peu d'étendue d'un chapitre qui fait partie intégrante des méthodes latines et grecques, c'est le chapitre ou le livre de la syntaxe. Une telle réduction de notre part n'a pas eu lieu sans de graves motifs. Comme on pourra s'en convaincre par la lecture des auteurs, le sanscrit ne renferme qu'un très-petit nombre de règles d'accord et de régime qui n'aient pas leur équivalent dans nos langues classiques. »

Il ne nous reste plus en manière de conclusion, qu'à nous demander si ce n'est pas à juste titre que nous avons repoussé l'inutile exhumation d'une langue inconnue, dont il ne reste aucun vestige, qui n'est qu'une pure hypothèse linguistique, et qu'on voudrait nous donner comme l'ancêtre du sanscrit, et le type commun du langage indo-européen.

Nous ne prétendons pas, qu'on retienne bien ce fait, que le sanscrit n'ait pas eu d'ancêtre... Nous disons simplement que cela nous importe peu en présence de ces trois faits indiscutables.

1° Que l'ancêtre, s'il a existé, a disparu sans laiss-

ser aucun monument, aucun vestige si faible qu'il soit.

2° Que toutes les formes prétendues primitives, relevées par les partisans de ce système, ne sont que des formes sanscrites, dont les unes n'ont jamais cessé d'exister, dont les autres n'ont subi que des modifications d'euphonie.

(C'est ainsi que la forme aiti, qui se change en éti, que M. Hovelacque donne comme une forme de cette langue perdue, n'est, n'en déplaise à tous les linguistes franco-allemands qu'une forme absolument sanscrite soumise à la règle générale d'euphonie, é pour ai, éti pour aiti. Le tort des linguistes de cette école est de raisonner sur le sanscrit classique, sans vouloir tenir compte de la marche de cette langue de l'enfance à l'âge mûr, du monosyllabisme et de l'agglutination à la flexion.

Toutes les formes simples qui appartiennent à l'enfance du sanscrit et que l'usage, le progrès, des règles nouvelles, l'euphonie, ont plus ou moins modifiées, sont attribuées par eux à

... cette langue inconnue qu'ils ont fait  
surgir de l'exégèse linguistique... Voilà  
tout le procédé.)

3° Que le sanscrit possède *seul, dans leur universa-  
lité*, tous les principes de la grammaire générale du  
parler indo-européen.

Nous poserons de plus cette question :

Comment pourrait-il se faire qu'une langue, aussi  
importante que celle qui aurait donné naissance au  
sanscrit et à tous les groupes indous, anciens et *mo-  
dernes*, de cette famille, au groupe des langues ira-  
niennes, aux groupes celtiques, grecs, latins, ger-  
maniques, slaves et scandinaves, n'aurait laissé  
aucune trace de son existence?

Si toutes ces langues ne sont point des dérivés du  
sanscrit, mais des dérivés de ce prétendu *indo-eu-  
ropéen commun* d'invention moderne, si elles sont  
sœurs et non filles du sanscrit, tout cet ensemble  
gigantesque de traditions primitives, qui a couvert  
l'Asie et l'Europe, a forcément son origine dans la  
période de civilisation, où toutes les tribus qui ont  
émigré dans les deux mondes parlaient encore cet  
indo-européen commun, et dès lors comment s'ima-  
giner que la langue d'une civilisation aussi gigan-  
tesque d'où sont sortis le monde ancien et le monde

moderne, se soit éteint comme le vulgaire idiome  
d'une peuplade disparue?

Nous ne saurions trop le répéter : à quoi bon  
chercher dans la nuit des âges disparus, le lien des  
langues indo-européennes, puisque nous avons le  
sanscrit, qui, comme langue, renferme en lui tous  
les principes généraux et toutes les formes com-  
munes, et comme littérature nous offre le monu-  
ment le plus imposant qu'ait produit l'esprit hu-  
main, monument dans lequel, selon l'expression de  
MM. Max Grazia et J. David : « *Tout se trouve, depuis  
les premières formules religieuses, jusqu'aux premières  
évolutions des sciences, des lettres et des arts...* »

Presque tous les principes de droit civil du vieux  
Manou ont passé en entier dans le droit de Rome,  
et dans les codes modernes conservés par la cou-  
tume... Sa cosmogonie a inspiré toutes les cosmo-  
gonies religieuses.

Une langue ne meurt pas avec une pareille ri-  
chesse de production, aussi l'indo-européen commun  
n'a-t-il pas disparu.

L'indo-européen commun à tous les points de vue  
linguistiques, historiques et ethnographiques, *est le  
sanscrit!*

Tout autre système, isolé de l'histoire, de l'ethno-  
graphie, et de la linguistique positive, reposant

sur des faits certains, n'est plus qu'une collection de rêveries hypothétiques.

Le savant Max Muller, professeur à l'Université d'Oxford, n'a pas assez oublié son origine germanique, pour se séparer de la pure école allemande sur le terrain des Aryas de l'Oxus, et de la langue disparue qui aurait donné naissance à tous les idiomes indo-européens, y compris le sanscrit. Mais ses raisons quoique fort spécieuses en apparence, ne reposent, comme celles que nous avons déjà examinées, que sur de pures hypothèses, et la même confusion entre les formes du sanscrit primitif, du sanscrit dans ses diverses périodes de formation et celles du sanscrit classique.

Nous aimons peu à exposer nous-mêmes les opinions de nos adversaires; il est rare que dans cette forme d'argumentation, on ne se laisse pas aller, sans s'en rendre compte, à affaiblir par des nuances l'idée que l'on veut combattre, aussi allons-nous procéder selon notre habitude par citation.

Max Muller s'exprime ainsi :

« On ne peut pas dire que nous ne savons absolument rien de l'époque pendant laquelle les nations aryennes (toujours les Aryas, dont l'existence, non-seulement au point de vue scientifique n'est pas démontrée, mais contre laquelle protestent toutes

les traditions de l'Indoustan), encore non divisées en peuples divers, formèrent leurs mythes. Quand même nous ne connaîtrions que les traditions de la Grèce, si obscures quand on les envisage isolément, nous pourrions en tirer bien des inductions sur l'époque qui précéda la première apparition de la littérature nationale en Grèce... La philologie comparée a ramené toute cette période dans la sphère de l'histoire positive. Elle a mis en nos mains un télescope d'une telle puissance, que là où nous n'apercevions auparavant que des nuages confus, nous découvrons maintenant des formes et des contours distincts. Bien plus, elle nous a fait entendre, si l'on peut ainsi parler, des témoignages contemporains de ces lointaines époques; elle nous a représenté l'état de la pensée, du langage, de la religion et de la civilisation à une époque où le sanscrit et le grec n'existaient pas encore, mais où tous deux, ainsi que le latin, l'allemand et les autres dialectes aryens, étaient contenus dans une *langue commune*, de même que le français, l'italien et l'espagnol ont été d'abord virtuellement renfermés dans le latin.

« Ceci réclame une courte explication. Quand même nous ne saurions rien de l'existence du latin, quand même tous les documents historiques antérieurs au xv<sup>e</sup> siècle auraient été perdus et que la tradition ne nous eût pas appris l'existence d'un

empire romain, une simple comparaison des six dialectes romans nous permettrait de dire qu'à une certaine époque, il dut y avoir une langue d'où tous ces dialectes modernes tirèrent leur origine; sans cette supposition, en effet, il serait impossible d'expliquer les analogies que présentent ces dialectes. En examinant le verbe auxiliaire, nous trouvons :

ITALIEN	VALAQUE	RHÉTIEN	ESPANOL	PORTUGAIS	FRANCAIS
sono	sum	sunt	soy	son	suis
sei	es	eis	eres	es	es
é	é	ei	es	hè	est
siamo	suntema	essen	somos	somos	sommes
siete	sunteté	esses	sois	sois	êtes
sono	sunt	ean	son	sao	sont

« Il est évident que toutes ces formes sont des variétés d'un même type, et qu'il est impossible de prendre aucun de ces six paradigmes pour le modèle sur lequel les autres ont été construits. Nous pouvons ajouter que dans aucune des langues auxquelles ces formes verbales appartiennent, nous ne trouvons les éléments qui auraient pu les composer.

« Quand nous rencontrons des formes comme *j'ai aimé*, nous pouvons les expliquer par les radicaux que le français possède actuellement et il en est de même des temps composés, comme *j'aimerai*, c'est-

à-dire je aimer-ai. Mais le changement de *je suis* en *tu es* est inexplicable par la grammaire française seule. De telles formes n'auraient pas pu naître sur le sol français, elles ont dû se transmettre comme les restes d'une époque précédente; elles ont dû exister dans quelque langue antérieure aux dialectes romans. Ici nous ne sommes point obligé de nous en tenir à une simple supposition, car nous possédons le verbe latin, et nous pouvons montrer comment, par suite de la corruption phonétique et en vertu d'analogies erronées, chacun des six paradigmes n'est qu'une métamorphose nationale du modèle latin.

« Voici maintenant une autre série de paradigmes :

	Sans-crit.	Lithuanien.	Zend.	Dorien.	Vieux slave.	Latin.	Gothique.	Arménien.
Je suis.....	asmi	esmi	ahmi	ἐσμι	yesme	sum	im	ena
Tu es.....	a'si	essi	ahi	ἐσσι	yesi	es	is	es
Il est.....	asti	esti	asti	ἐσσι	yesta	est	ist	é
Nous (deux) sommes....	sva's	esva	.....	.....	yesva	.....	siju	.....
Vous (deux) êtes.....	stha's	esta	stho	ἐσθόν	yesta	.....	sijuts	.....
Ils (deux sont)	stas	esti	sto	ἐσθόν	yesta	.....	.....	.....
Nous sommes.	smas	esni	hmahi	ἐσμέ	yesmo	sumus	sijum	emq
Vous êtes....	stha	este	sta	ἐστέ	yesta	estis	sijuth	eq
Ils sont.....	sauti	esti	henti	ἐστί	sonté	sunt	sind	en

« Nous devons tirer les mêmes conclusions de

ces formes grammaticales, examinées avec soin, que des précédentes. Elles ne sont également que les variétés d'un même type; il est impossible de considérer l'une d'elles comme ayant servi d'original aux autres; enfin aucune des langues dans lesquelles se présentent ces formes verbales ne possède les éléments dont elles sont composées. Le sanscrit ne peut être considéré comme l'original d'où est dérivé tout le reste, *ainsi que le prétendent plusieurs savants*; car nous voyons que le grec a dans plusieurs cas gardé une forme plus primitive et comme on dit plus organique que le sanscrit. ἐσμεν ne peut être dérivé du mot sanscrit *smas*, parce que *smas* a perdu la radicale *a* que le grec a conservée, la racine étant *as* être, et la terminaison *smas* nous, etc...

« Le grec ne peut être pris davantage pour le langage d'où sont dérivés les autres dialectes; car le latin lui-même n'en est pas dérivé, et a conservé quelques formes plus primitives. par exemple *sunt* au lieu de ἐντί ou ἐνσί, ou εἰσί. Ici le grec a complètement perdu le radical *as*, ἐντί étant mis à la place de ἐσεντί, tandis que le latin a du moins comme le sanscrit gardé le radical *s* dans *sunt*, sanscrit *santi*.

« Tous ces dialectes nous conduisent donc à une langue plus ancienne dont ils sont dérivés comme les dialectes romans le sont du latin. A l'époque reculée où nous font remonter ces inductions, il n'y

avait pas encore de littérature pour nous conserver *quelques traces* de cette langue mère qui mourut en formant les dialectes *aryens* modernes, tels que le sanscrit, le zend, le grec, le latin, le gothique, le windique et le celtique. Cependant tout nous porte à croire que cette langue a été autrefois une langue vivante, parlée en Asie par une petite tribu, et à l'origine par une petite famille, vivant sous un seul toit, de même que la langue de Camoëns, de Cervantès, de Voltaire et de Dante fut autrefois parlée par quelques paysans qui avaient bâti leurs cabanes sur les sept collines près du Tibre. Si nous comparons les deux conjugaisons que nous venons de présenter, nous verrons que *les coïncidences entre le langage des Védas et le dialecte parlé aujourd'hui par les Lithuaniens* sont beaucoup plus grandes qu'entre le français et l'italien; et il suffit de lire la grammaire comparée de Bopp pour voir clairement que les formes essentielles de la grammaire ont été complètement établies avant que les membres divers de la famille aryenne se soient séparés. »

Voilà à l'aide de quels arguments M. Max Muller suppose, suivant sa propre expression, qu'il a existé une langue antérieure au sanscrit, d'où seraient sorties toutes les langues indo-européennes.

Notre réponse sera facile, car jamais la linguis-

tique réduite à ses seules forces, c'est-à-dire évoluant en dehors de la tradition de l'histoire et de l'ethnographie en dehors même de ses propres règles, comme nous allons le démontrer, n'a présenté sur une question d'aussi faibles arguments. Nous pouvons même dire que ces arguments, portent encore leur réfutation.

Ainsi, tout d'abord, pour arriver à présenter son hypothèse sous un jour acceptable, M. Max Muller, réunissant le groupe des langues romanes issues du latin, cela est incontestable, suppose le latin disparu et dit: Comme aucun de ces dialectes n'a pu servir d'original aux autres, et qu'ils sont tous les variétés d'un même type, nous serions obligé de conclure à un type commun disparu, à quelque langue antérieure, quand bien même le latin ne serait pas là pour accuser sa maternité.

Et il conclut de là qu'il faut tenir le même raisonnement à l'égard des langues indo-européennes, et leur chercher un type commun antérieur au sanscrit.

L'argument à tous les points de vue manque de justesse.

Au point de vue de la dialectique pure, de ce que le latin est le type commun des langues romanes, il ne s'ensuit pas le moins du monde que le sanscrit ne soit pas le type commun des langues indo-européennes.

La disparition du latin pour les besoins du raisonnement, est un argument qui se retourne contre la théorie de Max Muller, car on peut lui dire: le latin existe. Eh bien, comment se fait-il que cette langue qui n'a donné naissance qu'à cinq ou six dialectes, se soit conservée, alors que cet indo-européen commun, que vous supposez avoir existé, aurait disparu après avoir donné naissance à une quinzaine de groupes principaux, d'où sont sortis plus de deux cents dialectes. Dira-t-on que cette langue n'avait pas de littérature et que c'est pour cela qu'elle ne s'est pas conservée ?

Nous répondrons avec Bopp et M. Max Muller lui-même, « que les formes de sa grammaire étaient complètement établies avant les émigrations qui l'ont transportée de l'Asie dans tout l'Occident, » et nous demanderons s'il est possible de concevoir qu'une langue aussi féconde, qu'une langue dont la nombreuse postérité est encore pleine de vie, ait pu si bien fixer toutes ses formes grammaticales qu'on les retrouve dans tous ses dérivés, et cela *sans littérature*, c'est-à-dire sans moyen de fixer ces formes.

Cela est complètement impossible, et ce fait ne soutient pas l'examen, en présence de l'histoire logique des évolutions du langage.

Est-ce que le grec, le latin, et, pour prendre un exemple plus près de nous, le français, auraient pu

fixer leurs formes grammaticales sans littérature?...

Est-ce qu'en dehors de la littérature, qui crée, épure; conserve les formes du langage, il est même possible de comprendre l'existence d'une grammaire?

Pas de littérature le type commun des langues indo-européennes!... Mais alors comment expliquer l'apport, sur le sol européen, non-seulement du langage mais encore de toutes les traditions religieuses et civiles, de toutes les traditions littéraires de l'Asie.

Citez-moi donc, dans l'histoire du passé, une seule langue mère, qui ait non pas parcouru le chemin colossal de l'indo-européen commun, mais simplement donné naissance à une demi-douzaine de langues littéraires et perfectionnées, et qui se soit couché dans la poussière de l'oubli, sans laisser la moindre trace, la plus petite tradition.

Quoi,... cent émigrations diverses ont couvert une partie de l'Asie et toute l'Europe, de peuples d'origine indo-asiatique, parlant tous des langues de même origine, et aucune de ces langues n'aurait conservé un hymne religieux, un chant de guerre, une légende qu'on puisse rattacher à la langue mère?...

Votre hypothèse du latin disparu est la plus éclatante condamnation de votre système.

Supposons, en effet, pour entrer complètement

dans nos théories, que le latin soit mort après avoir formé les six dialectes romans, que rien ne nous soit resté, ni une page de Virgile, ni une ode d'Horace, ni un discours de Cicéron qui nous missent à même de reconstituer cette langue, est-ce que nous en ignorerions pour cela l'existence; est-ce que l'italien et le français des premiers siècles, pour ne citer que ces deux langues, ne sont pas pleins de traditions de toute espèce empruntées à la langue mère?... Nous pouvons supposer jusqu'à un certain point que le latin aurait pu disparaître comme langue, mais comme toute supposition doit être logique et d'accord avec l'expérience qui résulte des faits, il nous est impossible de supposer que les six langues romanes auraient pu se former sans conserver le souvenir de leur ancêtre, et de fait ces dialectes n'ont vécu à leur début que de la tradition latine, ne se sont formés que par la littérature latine.

Donc au lieu de conclure de l'hypothèse de Max Muller, qu'il faut *supposer* l'existence d'une langue indo-européenne disparue, comme on supposerait l'existence du latin *s'il était disparu*, nous dirons qu'il faut rechercher parmi toutes les langues indo-européennes, quelle est celle qui résume en elle toutes les traditions linguistiques, historiques et littéraires, et la proclamer *langue mère, type commun*, de même que l'on proclame le latin *langue mère, type commun*,

*des langues romanes*, parce qu'il résume en lui toutes les traditions, linguistiques, historiques et littéraires de ces langues.

Les langues qui parviennent à fixer complètement leurs formes, ne disparaissent point aussi facilement de la scène du monde, et c'est en cela que la supposition du professeur d'Oxford pêche contre la logique et l'expérience des faits.

Pour nous montrer que l'indo-européen commun a pu disparaître, il suppose le latin disparu... sans voir que l'impossibilité de cette disparition totale devient un argument, contre la possibilité de la disparition de cette langue colossale qui a formé tous les idiomes indo-européens.

Nous savons bien que pour les besoins de la cause, on rapetisse cet immense fait linguistique et historique, on suppose (toujours des suppositions) que cette langue a été parlée autrefois *par une petite famille vivant sous un seul toit* suivant l'expression même de Max Muller, et on espère ainsi faire comprendre comment cette langue a pu ne pas laisser de littérature; mais sur ce terrain l'école allemande tombe dans le ridicule, car : ou bien cette langue *parlée par une petite famille vivant sous un seul toit* n'a point fixé ses formes, est morte sans littérature, et alors on ne saurait comprendre comment toute l'émigration indo-européenne a pu la parler et la

transporter à des époques différentes, dans les différentes parties du globe, qu'elle a successivement colonisé. Ou bien cette langue s'est développée, a fixé ses formes (et elle n'a pu les fixer que par la littérature) est devenue la langue de la vieille civilisation indoue, qui a illuminé le monde ancien et le monde moderne, et alors tout devient clair dans le double fait linguistique et historique qui nous occupe, et l'apport des langues et des traditions indoues sur notre sol n'a plus rien qui étonne, ni le linguiste, ni l'historien, ni l'ethnographe.

L'argument « de la petite famille » est un pur germanisme.

Un dernier mot :

Le latin n'est qu'une langue mère du second degré; il suffit en effet de rapprocher les formes de son verbe auxiliaire, de celles du même verbe de son ancêtre sanscrit, pour être persuadé de cette vérité.

	<i>Sanscrit.</i>	<i>Latin.</i>
Je suis,	ásmi,	sum.
Tu es,	asi,	es.
Il est,	asti,	est.
Nous sommes,	smas,	sumus.
Vous êtes,	stha,	estis.
Ils sont,	santi,	sunt.

M. Max Muller peut se tranquilliser. Les langues romanes ont conservé non-seulement leur *mère*, mais elles ont encore le bonheur de posséder leur aïeule.

Nous arrivons maintenant au seul argument direct donné par M. Max Muller pour prouver que le sanscrit ne peut être le type commun indo-européen.

Rappelons d'abord cette partie de notre citation :

« Le sanscrit ne peut être considéré comme l'original d'où est dérivé tout le reste, *ainsi que le prétendent plusieurs savants* : car nous voyons que le grec a dans plusieurs cas, gardé une forme plus primitive, et comme on dit, plus organique que le sanscrit. Ἔσμες (nous sommes) ne peut être dérivé du mot sanscrit *smas* (nous sommes), parce que *smas* a perdu la radicale *a* que le grec a conservée, la racine étant *as*, être et la terminaison *mas*, nous... »

Pour bien se convaincre de la *singularité* de cette argumentation, il faut remettre en présence les formes du verbe auxiliaire *être* dans les deux langues, et voir ainsi quelle est celle qui a le mieux conservé la forme organique de la racine *as*, être.

	Sanscrit.	Grec.	
Je suis	ás-mi	ἐ-μμί	(é-mmi)
Tu es	ás-i	ἐσ-σί	(és-si)
Il est	ás-ti	ἐσ-τί	(és-ti)
Nous (deux)			
Sommes	's-vás		
Vous (deux)			
Êtes	's-thás	ἐσ-τον	(és-ton)
Ils (deux)			
Sont	's-thás	ἐσ-των	(és-ton)
Nous sommes	's-más	ἐσ-μες	(ès-més)
Vous êtes	's-thá	ἐσ-τε	(ès-té)
Ils sont	's-anti	ἐ-ντί	(è-nti)

Comment M. Max Muller peut-il prétendre que le grec a gardé plus purement que le sanscrit la racine organique *as*, être, alors au contraire que le sanscrit *seul* l'a gardée dans toute sa pureté.

Lorsque le sanscrit dit dans les trois premiers temps :

As-mi, as-i, as-ti,

Le grec, changeant la radicale *a* en *e*, dit :

É-mmi, è-ssi, è-sti.

Remarquons de plus qu'au premier temps, le grec ne dit pas :